

Mahmoud Darwich

Rachid Koraïchi

UNE NATION EN EXIL

HYMNES GRAVÉS

Suivi de

LA QASIDA DE BEYROUTH

TEXTES

Elias Sanbar
Abdelkebir Khatibi

TRADUCTIONS

Abdellatif Laâbi
Elias Sanbar

CALLIGRAPHIES

Hassan Massoudy
Kamel Ibrahim

[barzakh] ACTES SUD

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

11

LA TERRE DU POÈME

Elias Sanbar

13

COMMENT FONDER POÉTIQUEMENT UNE NATION EN EXIL ?

Abdelkebir Khatibi

15

UNE NATION EN EXIL

Poèmes Mahmoud Darwich

Gravures Rachid Koraïchi

Calligraphies Hassan Massoudy

23



LA QASIDA DE BEYROUTH

Poème Mahmoud Darwich

Gravures Rachid Koraïchi

Calligraphies Kamel Ibrahim

89



BIOGRAPHIES

137



Mahmoud Darwich et Rachid Koraïchi à l'inauguration de l'exposition *Une nation en exil*,
Fondation Darat El Founoun, Amman (Jordanie), 1995.
© Archive Soha Shoman.

AVANT-PROPOS

En 1981, à Tunis, eut lieu une série de rencontres entre l'artiste algérien Rachid Koraïchi et Mahmoud Darwich. Le premier y avait son atelier depuis plusieurs années déjà, tandis que le second, après avoir séjourné à Beyrouth, s'y était installé provisoirement (avant d'y élire domicile durablement dans le sillage de la direction de l'OLP après l'invasion israélienne du Liban en 1982) ; le poète palestinien logeait alors chez le peintre Ali Bellagha¹, à Sidi Bou Saïd.

Leurs deux sensibilités s'accordèrent immédiatement. La collaboration artistique qui s'ensuivit prit la forme du projet « UNE NATION EN EXIL ».

Puisant son inspiration dans vingt poèmes de Mahmoud Darwich – parmi ses plus célèbres à l'époque et qui couvrent une période allant de 1966 à 1984 – Rachid Koraïchi entreprit un important travail de correspondances graphiques ; démarche qu'il évoque ainsi :

« Un moment particulièrement fort de ma vie a été le travail avec Mahmoud Darwich à Tunis. Dans ce projet, il n'était pas question pour moi d'illustrer ses poèmes. J'aimais beaucoup ses textes et il appréciait mon travail. Je voulais donc saisir esthétiquement l'émotion à la naissance de son poème. Au cours d'un voyage à Rome, Majed Abou Charar² fut assassiné, Mahmoud écrivit sa peine dans *Sabah el kheir ya Majed*. Puis il partit à Beyrouth lors du siège israélien, il y écrivit *Sana oukhra faqat*. Ainsi, je suivais le jaillissement de ces textes dans une exaltante aventure picturale qui dura trois ans. (...) Il s'agissait d'ouvrager l'ensemble à la manière des *Mou'allaqât*. L'édition originale a été réalisée par Carmen Gimenez à Madrid. Nous avons commencé par sortir les treize premiers folios, dont dix remis à Arafat – pour le peuple palestinien –, et trois pour Carmen, Mahmoud et moi-même. »³

En 1984, à Paris, Rachid Koraïchi confia le soin à l'Irakien Hassan Massoudy de calligraphier les poèmes. Quelques années plus tard, en 1987, à Paris toujours, Abdelkebir Khatibi (écrivain marocain, ami de longue date de Darwich) et Elias Sanbar s'associèrent au projet.

Enfin, en 1991, à Alexandrie, Rachid Koraïchi choisit l'Égyptien Kamel Ibrahim pour calligraphier la série de *La Qasida de Beyrouth*.

Ainsi, au gré des années et des rencontres, s'élabora, dans l'endurance et l'émulation, une œuvre qui se distingue tant par l'originalité de son concept que par son esthétique.

Cet ouvrage reprend donc le projet dans son ensemble. On y trouve la totalité des eaux-fortes et calligraphies telles qu'imaginées par Rachid Koraïchi. Un premier volet où, à chacun des vingt poèmes de Mahmoud Darwich correspondent une gravure de l'artiste et une calligraphie de Hassan Massoudy. Un second volet, où *La Qasida de Beyrouth* entre en résonance avec vingt gravures de Rachid Koraïchi toujours et autant de calligraphies de Kamel Ibrahim.

Enfin, onze poèmes sont reproduits en langue arabe et française et deux textes de présentation, celui de Abdelkebir Khatibi (rédigé dès 1987) et celui d'Elias Sanbar (traducteur de Darwich depuis plus de vingt ans) apportent un éclairage sur cette entreprise singulière.

Une partie de ce travail a été exposée et publiée par la Fondation Darat el Founoun d'Amman (Jordanie) en 1995, à l'initiative de Suha Shoman. Mahmoud Darwich et Rachid Koraïchi ont d'ailleurs assisté au vernissage de l'exposition. Ces dernières années en outre, quelques-unes de ces pièces ont pu être montrées au public (France, Algérie, Espagne), mais toujours de manière fragmentaire.

Aussi est-ce réellement la première fois que cette aventure artistique est présentée sous toutes ses formes, et de manière complète, associant le présent ouvrage et une exposition au Musée d'art moderne d'Alger (octobre 2009).

Sofiane Hadjadj
Alger le 28 juillet 2009

1. Peintre tunisien, Ali Bellagha (1924-2006) est considéré comme le pionnier des arts plastiques en Tunisie.

2. Le 09 octobre 1981, Majed Abou Charar, responsable de l'information de l'OLP et président de l'Association des écrivains palestiniens, est assassiné dans sa chambre d'hôtel, à Rome.

3. *Rachid Koraïchi* (avec Nourredine Saadi), Sindbad/Actes Sud, 2000.



Paris, 1988. De gauche à droite :
Abdelkebir Khatibi, Rachid Koraichi, Elias Sanbar, Mahmoud Darwich.
© Archive Rachid Koraichi.

LA TERRE DU POÈME

Elias Sanbar

Je me souviens parfaitement de cette photographie sans toutefois pouvoir me rappeler la date à laquelle elle fut prise. Défaillance de ma mémoire ? Sûrement aussi la brume sentimentale qui s'installe dès qu'un ami part, qui estompe les détails désormais superflus pour laisser place à la seule tendresse.

Tel est mon seul sentiment, ma grande tendresse face à cette photographie prise à Paris un jour – de printemps ou d'automne, je ne sais plus – chez Mahmoud Darwich, dans le salon de son petit appartement au troisième étage d'un immeuble donnant sur la Place des États-Unis d'une part, la Tour Eiffel de l'autre.

Ce jour-là, Mahmoud m'avait appelé selon son habitude quotidienne aux alentours de midi : « *Han, Shû 'amil, Que fais-tu ?* » et d'enchaîner sans attendre de réponse « *Ta'âl. Viens donc. Rachid et Abdelkebir vont passer me voir* ».

Ce jour-là Rachid nous montra son travail à partir de poèmes de Mahmoud puis j'eus entre les mains cette feuille que l'on me voit en train de lire, surpris par l'objectif de l'appareil confié par Rachid, encore lui, à Khadija, une jeune dame algérienne qui préparait un très bon couscous et s'occupait de l'appartement de Mahmoud qu'elle appelait à tout venant *Si Darwich, Si Darwich*, titre qui devint rapidement source de rires complices et interpellation taquine dont nous usions Farouk Mardam-Bey et moi à l'égard de notre ami : « *Walaww ? Mais voyons Si Darwich, mais voyons...* »

Je me demande aujourd'hui ce qui a poussé Rachid à fixer le moment de douce amitié qui émane de cette photo, Mahmoud souriant en grande forme, Rachid riant, Abdelkebir rêvant et moi, lisant et posant. Avait-il senti qu'un instant de belle simplicité était là qu'il fallait saisir avant qu'il ne s'estompe, pensa-t-il qu'un jour, cette photographie ne serait qu'un beau souvenir ?

C'est aujourd'hui mon impression la plus forte tant je crois que les moments de bonheur sont par définition fugaces qui nous laissent dès qu'ils adviennent le sentiment qu'ils sont déjà passés et advenus.

Rachid a beaucoup travaillé à partir des poèmes de Mahmoud et ces œuvres-là relevaient, c'est du moins mon sentiment, de la sculpture. Sculpture sur papier, monument en hommage au poème auquel le papier, non la pierre, apportait la note indispensable de douceur. Ainsi œuvrant, l'artiste parvenait à rendre tout à la fois la majesté

et l'intimité de la poésie de Darwich-l'épique-lyrique ainsi que l'avait qualifié son ami, le grand Yannis Ritsos.

Rachid a beaucoup travaillé à partir des poèmes de Mahmoud. Il les a malaxés dans l'alphabet de leur langue, les a fait traverser de larges éclairs d'encre noire comme venue de ces grands pinceaux japonais souvent plus grands que la propre main qui les guide, en a inversé le sens, la direction, l'orientation de la lecture et a montré ainsi leur universalité, poèmes lisibles, poèmes visibles, lisibles parce que visibles.

Rachid a beaucoup travaillé à partir des poèmes de Mahmoud bien que Mahmoud, et Rachid le sait, fut comme indifférent et même méfiant dirais-je, à l'égard de ce type d'exercice. La raison, aux antipodes d'un quelconque orgueil ou dédain, est difficile à croire pour quiconque n'a pas été dans l'intimité de Mahmoud, témoin de sa passion la plus folle : sa langue.

Mahmoud a vécu avec une sorte d'obsession qu'aucun élément externe, quelle que fût sa valeur artistique, ne vienne altérer son artisanat. Comme s'il avait la conviction absolue que ses poèmes contenaient d'ores et déjà toutes les formes, tous les modes d'expression artistiques et qu'il fallait dès lors qu'il se protège et les protège de toute intrusion.

Ainsi je n'ai jamais vu un artiste, dont l'œuvre chante autant que celle de Mahmoud, écouter si peu de musique, un artiste aux magnifiques métaphores, s'attarder si peu devant une belle toile, tout comme je n'ai jamais vu un poète résonner autant à l'écoute des autres poètes, de quelque langue qu'ils vinssent. J'ai même vu plus que cela, le poète résonner à l'écoute de poèmes dont il ne connaissait pas les langues et nous stupéfier lorsqu'il disait ce que l'écoute lui avait inspiré.

Mahmoud a choisi la terre du poème, y a élu demeure et a traversé la vie à préserver son langage tout en tentant de tor- dre le cou à sa langue, à la défier et lui prêter allégeance simultanément. Il en va ainsi de l'Amour pris entre chant épique et intimité lyrique, celui de Mahmoud, *al-'Ashiq min Filistîn*, l'amant venu de Palestine, pour la sublime et indomptable langue du Dâdd.

Mais alors comment Rachid Koraïchi s'y est-il pris pour créer à partir des poèmes de Darwich ? Tout simplement en ne " s'y prenant pas ", mais en empruntant le chemin de l'amitié, car Mahmoud, si méfiant pour sa langue, toujours aux aguets, ouvrait grandes ses portes à ceux qu'il

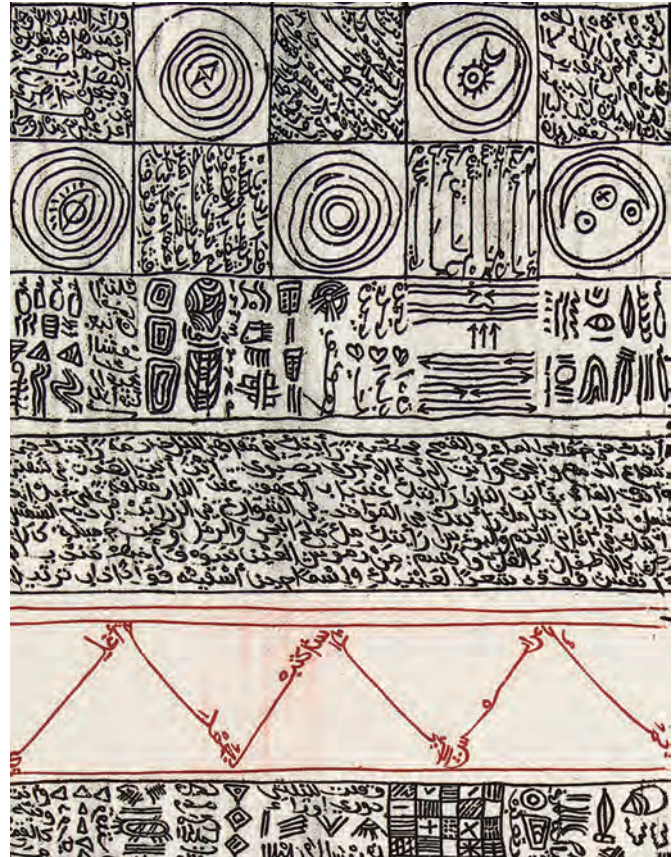
considérait comme ses véritables amis, qui loin de vouloir se l'approprier, user et s'installer dans son œuvre, y voyaient la belle possibilité de résonances, d'échos se répercutant dans leurs propres vallées.

Rachid fut l'un de ces amis qui jamais n'illustra les poèmes de Mahmoud, mais y trouva une terre à partir de laquelle rejoindre la sienne propre.

Je me souviens parfaitement de cette photographie sans toutefois pouvoir me rappeler la date à laquelle elle fut prise. Défaillance de ma mémoire ? Sûrement aussi la brume sentimentale qui s'installe dès qu'un ami part, qui estompe les détails désormais superflus pour laisser place à la seule tendresse.

Tel est mon seul sentiment, ma grande tendresse face à cette photographie prise à Paris un jour – de printemps ou d'automne, je ne sais plus – chez Mahmoud Darwich, dans le salon de son petit appartement au troisième étage d'un immeuble donnant sur la Place des États-Unis d'une part, la Tour Eiffel de l'autre, cette photographie dont Abdelkebir, après Mahmoud, s'est absenté et qui fut parfaitement cadrée et prise par Khadija, grande prêtresse du couscous qui poursuivait mon ami de ses « *Si Darwich, Si Darwich* »...

Elias Sanbar
Paris le 25 juillet 2009



Rachid Koraïchi, *Un amant de Palestine*, gravure, détail.